

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 2

Artikel: Les deux font la paire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelque temps après, l'avocat reçoit une enveloppe portant le sceau du pénitencier. C'est une lettre de son infortuné client, qui lui avoue son sincère repentir de l'action qu'il a commise.

« J'ai trouvé Dieu au pénitencier, ajoute-t-il (ou d'aucuns vont le chercher !), et je suis maintenant un homme tout différent. Aussi, Mossieu l'avocat, j'ai beaucoup pensé à vous et à toute la peine que vous vous êtes donnée pour faire croire à ces messieurs du Tribunal que j'étais innocent ; mais ça n'a pas pris. Et je me disais que vous avez là un bien triste métier et qu'il faut beaucoup de courage pour le continuer. »

L'Histoire à répétition.

Nous extrayons les lignes suivantes d'un Almanach de 1755, édité par D. SIMEON AYGROZ, Astrologue à Combremont-le-Petit, avec Privilège de LL. EE. DE BERNE.

Nonobstant tous les préparatifs et dispositions Guerrières qui se font par presque toutes les Puissances de l'Europe, On a tout lieu d'espérer, que nous continueros encore comme jusqu'ici à jour les deux fruits de la Paix, puisque toutes ces dispositions ne doivent avoir pour but, que de la consolider encore davantage entre elles ; suivans les assurances réitérées que les Cours intéressées s'en donnent reciprocamente. Vrai est que les Armements formidables de Mer, qui se font et s'augmentent encore journallement, ne sont pas pour demeurer toujours dans l'inaction et ont pour destination les uns le nouveau monde, où les affaires ne sont pas encore en règle entre les deux Compagnies Rivaux Française et Anglaise, au sujet d'un certain district, qu'elles prétendent chacune à l'exclusion de l'autre.

Les armements Maritimes du Roi de Portugal peuvent bien aussi avoir en partie en vuë leurs Établissements dans cette nouvelle partie de l'Univers, puisque les Nouvelles d'Orient, venues à Lisbonne en date du 30 Octobre dernier, portent que le Roi de Sunda a enfreint les Traités, autrefois conclus entre ses Prédécesseurs et les Vices-Rois des Indes Portugaises.

Les Espagnols n'étant pas plus tranquilles avec les Maures, on peut aussi probablement conclure que l'équipement de leurs formidables Flotes ont aussi en partie en vuë de se rendre respectables dans ces quartiers là. Voici ce que portent les Lettres de Madrid sur ce sujet. *Etant toujours inquiété par les Maures, nous en vinmes enfin aux mains la nuit du 17 au 18 Décembre. Nous attaquâmes dans ce moment là vivement leurs Rebranchemens, leurs taillames en pièces 120 Maures, brûlames plusieurs de leurs Villages, y mettant tout à feu et à sang, seulement avons nous sauvés 7 Femmes et 14 Enfants du Serail du Commandant, que nous avons conduit à Ceuta notre Garnison qu'ils avaient bloquée, avec un butin de 45 Chevaux, 409 Vaches et autres Bœufs ; nous avons fait payer l'Esclavage de ces Femmes et Enfants, par l'assujettissement au doux joug de l'Evangile, que nous lui avons persuadé d'embrasser.*

L'autre point de vue qui paraît de l'armement Maritime de toutes ces Puissances ensemble est de réprimer l'insolence de Corsaires Barbaresques, tant d'Alger que de Tunis, Tripolis, Salé et autres des régences d'Afrique, qui continuent toujours à causer des pertes et désordres considérables au Commerce des Chrétiens.

Quant aux Armemens des Armées de Terre, conjointement avec les Puissances du Nord, qui toutes forment de nombreux campemens, il ne paraît pas que toutes ces démarches ait d'autre vuë que celle de bien exercer leurs Troupes, et se mettre sur un pied respectable dans ces tems de paix.

Modifiez un peu les acteurs et les scènes, et c'est de l'histoire tout actuelle, qu'en dites-vous ?

Les deux font la paire. — Comment, mon cher, tu songes à épouser une femme pareille ! mais ne sais-tu donc pas qu'il y a dans son passé quelque chose... comment dirai-je... de trouble !

— En ce cas, nous sommes bien faits l'un pour l'autre ; car, chez moi, c'est l'avenir qui est trouble !

Le bon messager. — Un caporal à une recrue qu'il a chargée d'un message sentimental :

— Tu as bien donné mon boutiet à M^{me} Rosalie et tu lui as transmis mes amitiés et mes baisers respectueux ?

— Oui, mon caporal, mais elle s'est débattue comme une enragée quand je l'ai remolée à votre place.

Quelle affaire !

— Alors, Marienne, qu'est-ce qu'on me dit, le tonnerre est tombé sur votre maison ?

— Hélas oui, mon cher David. Ti possible, quelle affaire !

— Mais comment ça est-il arrivé ?

— Comme une boule toute rouge et un peu plus grosse qu'une boule à raccommoder les bas. Ça a fait un détertin de la metzance dans la cuisine. Heureusement que Philippe a eu l'idée de vite ouvrir la porte pour que ce tonnerre puisse sortir, sans ça je crois qu'il aurait tout massacré par la maison.

Pinguelion de la Tséretta et Pernet.

Pinguelion étai un elliottson, qu'allave et vengnai prao grā et avoué prao peina. L'étai quasus asse potro que lè ratte ; tot cein que l'avai, lo dèvessai, mimameint onna tséretta à quatre ruve que la coumouna lâi avai bailli po que pouesse gagni on bocon sa pedance li-mimo. Faillai lo vêre tracî pè lè velâdzo, aguelhi désu sa tséretta, avoué on bâton à la man drâta et ion à la gaule, que s'ein servessai po s'einmoda on bocon avau lè dècheinte. Adan ; pourro z'ami ! quinte fronnâe fasai quie avau ! guidâve li-mimo avoué lè pî, sein jamé sè rebedoulâ. Fasai lo mett de repâtassare d'écoulette et dâi coup que lâi avai fasai dâi puchéint lor. Ai montâfe, i'appondâi sa vâitere derrai on tsé quand ein vegin ion, et pu dinse tant qu'ai dècheinte. Et pu que guidâve bin, allâ pî !

On ne vayai pequa Pinguelion sein sa tséretta et quand Pernet lo marelli lâi désai : « Pinguelion, lâi à obliiia ta tséretta ! » ie fasai : « Diabe lo pas que lâi à obliiia ! Vu pas l'à obliiia quand sari mort et vu rein d'autro po mè menâ ào cemetiro quand foudrài mè lâi einmoda. »

— Vâi mâ, l'è pas te que te vao guidâve ?

— Qu'en sa-to bin pou ! berdeffliet ! que de-sai ein sè motseint avoué lè dâ.

Mâ Pinguelion n'étai pas de fè, et on coup que sè trovâe ào coutset de la coumounajustamenteint vè Pernet, lo marelli, ie vin tot moindro ; falu que Pernet l'aberdzâ on par de dzo et, ma fai, l'à obliiia de soclliâ et pu... a-te que lo po lè derbon.

Pinguelion n'avai pe min de dzein d'appa-reint avoué li, et quand fù bas, lo syndico fa à Pernet :

— Attiuta, Diuste (s'appelâve Diuste Pernet) ; nion vao venî à l'interrâ de Pinguelion, n'a pe nion cein. Vaut pas lo coup de fère tant de traî, du que lè la coumouna que dusse paî. Tè faut tot bounameint fabreqâu on bocon de bière, te lâi mettri Pinguelion et pu, du que tî lo marelli, l'àodri lo reduire ào cemetiro su sa tséretta. D'ailleu, desai que voliâve min d'autro corbeilla.

— D'accoo ! que dit Pernet. Et ie fâ onn'es-pece de bière avoué dâi vilho lan d'onna qui es-d'allumette que l'avai z'u atsetâ vè Lulon lo boutequan. Lâi fourre dan mon Pinguelion. Lo leindèman la vèprâ, Pernet met son grand dû su sa tita, sa cazaqua nâire ; l'empougne la bière, la tserdze su la tséretta, l'alliette bin avoué onna cordetta et pu... via ein traîneint la vâitere. Quand fut on boquenet lliein de l'ottô, ào coutset daû crêt, Pernet sè peinse dinse :

— Lâi a nion por ce, m'eillevai se vu pas mè menâ avau lo crêt !

Vaitcé adan mon berdeffliet que sè met à cambelion su la bière, piauta de cé, piauta de lè, et pu... rrau... avau la dècheinta quemet n'einludzo. La tséretta étai ppleinna de melion

quemet la tita et Pernet étai senailli d'attaque : lè ruve montâvant su lè pierre, pu rechâotâ-vant ein segotteint Pernet et sa tséretta, qu'on sè sarai cru su on crebblio de moulin à vanâ. Cein allâ tant que, ma fai, lo lan de devant de la bière sè trosse ào momeint que Pernet ne pouâve pe rein mé guidâ et que lè piaute de Pinguelion sè mettant à saillî pè lo perte et sè ludzant tant que dè coûte elliau z'ique à Pernet.

Vo prometto que lo marelli pétâve minço su la tséretta, avoué cein que n'avâi pas accotouma de guidâ avau lè dècheinte, assebin quand lè que vâi que lè pî de Pinguelion, que ludzive adî, dépassâvant lè sin, ie fâ tot ein colère :

— Eh bin ! se te vao guidâ, guide !

MARC à LOUIS.

Une recette qui en vaut bien une autre.

Vivre content, même avec de faibles ressources, — aimer l'élegance, plutôt que le luxe, — rechercher la distinction, p'utôt que de suivre la mode — préférer le vrai mérite à la réputation, et le bonheur à l'opulence, — travailler dur, penser avec calme, parler avec bienveillance, agir avec franchise, — aimer à voir briller les étoiles et à entendre chanter les oiseaux, — ouvrir mon cœur à l'enfance et à la jeunesse, — tout supporter joyeusement, — tout faire avec courage, — attendre l'occasion sans jamais se presser, — en un mot, laisser en moi l'esprit se développer librement et s'élèver au-dessus de tout ce qui est vulgaire... Voilà comment je voudrais diriger ma vie. CHANNING.

Le luxe des pauvres. — Une fillette sollicitait vivement sa maman de lui donner, pour ses étrennes, une petite sour.

La mère, qui ne pouvait se soustraire aux questions embarrassantes et obsédantes de sa fille, lui dit, impatientée :

— Mais, Jeanne, tu n'es pas raisonnable, c'est très cher les enfants.

— Alors, dis, m'man, pourquoi que les pauvres ils en ont beaucoup ?



Pas le seul !

— Hein ! Vous avec lu les journaux ? Que pensez-vous du « Livre blanc de l'Allemagne » ; ce n'est pas très rassurant, tout de même ?

— Quoi, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'il ya ? Je vous dirai que je ne lis jamais les bibliographies.

Il faut bien que chacun vive.

Les médecins, en général et en particulier, se plaignent souvent que le *Conteur* exerce sur eux sa verve, quand il en a. C'est un reproche bien injuste. Le *Conteur* a pour la docte Faculté le plus profond respect. Il sait trop qu'elle est nécessaire, comme tant d'autres choses ici-bas — biens et maux — et qu'il ne saurait échapper à la loi commune, qui nous oblige, petits et grands, à en appeler au secours de la science et souvent plus tôt qu'on ne le voudrait. Il faut que chacun meure, un jour ou l'autre.

Et, à ce propos, oyez l'entretien qu'eut récemment, avec un médecin, un journaliste de Paris, Henry Maret. Il paraît que les Parisiens étaient menacés d'une grève d'infirmiers :